



Le boutillon de la Mérine

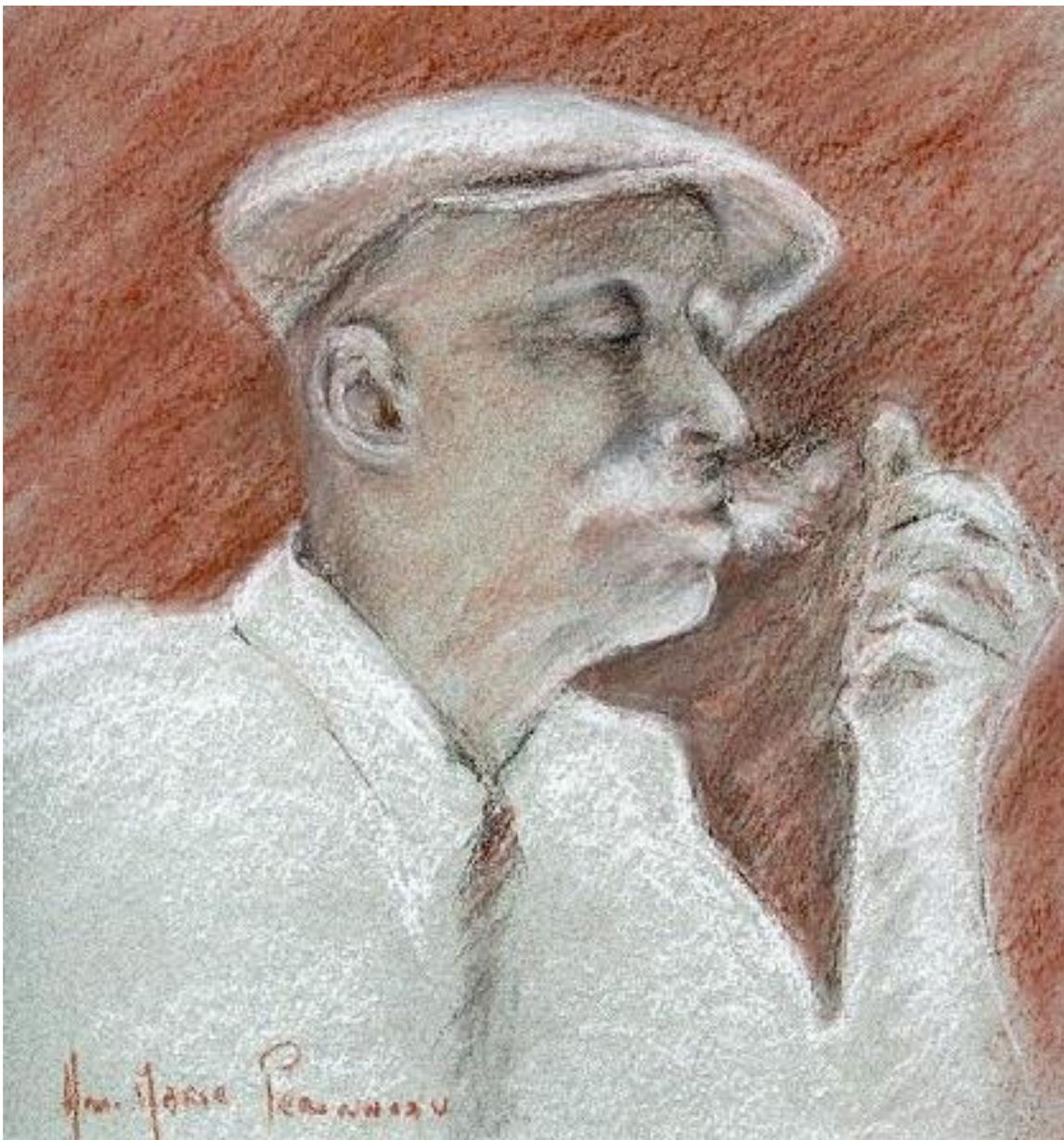
Numéro spécial Octobre 2015



Goulebenéze

Deuxième partie

Pierre Péronneau



Sanguine d'Anne-Marie Péronneau

Le premier « épisode » de cette série sur Goulebenéze a connu un grand succès. Dans les deux jours qui ont suivi sa parution, plus de 1 000 visites ont été enregistrées sur la page Facebook du Boutillon, avec de nombreux commentaires. Notre webmaster en a relevé un certain nombre, et l'on retrouve toujours les mêmes remarques de la part de nos lecteurs. Je vous les résume :

- C'est le premier journal de cette nature, dans lequel on trouve non seulement de la lecture, mais de l'audio et de l'audiovisuel : super ;
- Tout est bien, la mise en page, les photos, l'écriture, les chansons ;
- Beaucoup de sensibilité de la part du petit-fils vis-à-vis de son grand-père ;
- Quel plaisir d'entendre le patois saintongeais parlé de cette façon : tout y est, l'intonation, l'humour, le plaisir ; on retrouve nos racines ;
- Bravo également au webmaster, qui a fait un travail formidable, et à Jacques Machefert, qui a su capter la parole de Charly Grenon ; écouter Charly, on ne s'en lasse pas.

Pour ma part, je suis toujours étonné du succès rencontré par notre petit journal. Internet permet beaucoup de possibilités, et il aurait été dommage de s'en priver. Parler de Goulebenéze et du patois saintongeais sans l'entendre, c'était inconcevable.

Mais, malgré ces commentaires élogieux, il faut que nous descendions de notre petit nuage et restions modestes. La gloire, elle revient toute entière à Goulebenéze, qui est considéré comme un symbole par un très grand nombre de Saintongeais. Nous ne sommes que ses porte-parole.

Dans ce second numéro, il n'y a pas de photos. Par contre vous aurez droit à des textes qui n'ont jamais été publiés. Vous entendrez encore Goulebenéze, et vous verrez deux excellents patoisants raconter des histoires de mon grand-père : Roger Maixent (Châgnut), Président du groupe folklorique Aunis-Saintonge, et Gérard Sansey (Jhenti d' la Vargne), un gars du pays Gabaye en Nord-Gironde. Vous les retrouverez, plus tard, dans les autres livrets de cette série, ainsi que Bruno Rousse (Nono saut' palisse), Pierre Bruneaud (Le chéti) et Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand). Je tiens à les remercier pour leur collaboration.

Le patois

Jean de l'Aile

Le Piron n° 88 du 3 septembre 1922

A Maître Goulebenéze, gage de ma respectueuse admiration

J.L.

*Je suis heureux monsieur, maître Goulebenéze,
De pouvoir bien goûter, la saveur charentaise,
De vos œuvres qui sont, des chefs-d'œuvre d'esprit,
Puisque nous leur devons, d'avoir si souvent ri.*

*Mais à mon humble avis, ce n'est pas tout leur charme,
Car si c'est de gaieté, qu'ils font verser des larmes,
Ils ont je l'ai senti, ce qui encore est mieux,
Du terroir le parfum, troublant, mystérieux.*

*C'est que notre patois, c'est toute la Charente,
Son fleuve sinueux, aux eaux calmes et lentes,
Ses jolis prés, ses bois, et ses rians coteaux,
Que la vigne recouvre, ainsi qu'un beau manteau.*

*Et ce langage aussi, ce sont garçons et filles,
Tous ces bambins rieurs, aux frimousses gentilles,
Dont la langue bavarde, à l'accent charentais,
Trouve des mots si vieux, ou si loin du français ...*

*Ce sont nos paysans, dont le gros bas de laine,
S'alourdit chaque fois que finit la semaine,
Vigoureux laboureurs et très robustes vieux,
Ayant je ne sais quoi de fin dans les yeux.*

*Le patois charentais, c'est toute la Charente,
Et puis c'est son passé ; cette langue charmante,
Fait revivre en nos cœurs, des souvenirs profonds :
C'est l'âtre et ses lueurs, qui dansent au plafond.*

*C'est l'aïeul, son fauteuil, le chaleuil et la bûche,
Le grenier plein de grain, le jardin plein de ruches,
Le verger plein de fruits, c'est le temps d'autrefois,
Qui renaît grâce à toi, bon vieux parlé patois.*

JEAN DE L'AILE.
Barbezieux, 13 août 1922

Les histouères de Gueurnut

Goulebenéze a chanté la Saintonge mais aussi les Saintongeais, et notamment ceux qu'il connaissait le mieux, les paysans. Dans « Le Moniteur de la Saintonge » du 18 février 1912, un journaliste a écrit un article qui montre la profonde admiration des Saintongeais de l'époque :

« Goulebenéze est certainement, avec le Docteur Jean, l'un de ceux qui connaissent le mieux les hommes et les choses de la campagne. Il faut avoir vécu avec les paysans pour pouvoir en apprécier le caractère avec tant de finesse, tant d'esprit et de verve. Le caricaturiste Gautier avait, lui aussi, la connaissance des personnages qu'il crayonnait si spirituellement. Mais il mettait surtout en relief le côté ridicule de ses types, alors que Goulebenéze, dans ses chansons et dans ses pièces, fait souvent ressortir le bon sens des paysans, leur esprit d'observation ».

Les « pézants », il les aimait bien, et il a écrit plusieurs histoires dans lesquelles le héros a pour nom Gueurnut. Gueurnut c'est le Saintongeais-type, le seul vrai Gueurnut de Saintonge, inventé par Goulebenéze, un paysan attaché à sa terre, qui aime la vie tranquille mais qui se tient informé du progrès sans toujours le comprendre.

C'est le faux naïf, râlant après l'administration, sa *bourjhouèse*, ses drôles, sa belle-mère, le percepteur, mais toujours prêt à rendre service. Et il est capable de pleurer lorsqu'il perd son marchand de gorets. Gueurnut c'est le héros récurrent, que l'on retrouve dans les Œuvres complètes de 1931, mais également dans Le Piron et dans les « Histouères de la Pibole ». Gueurnut connaît la crise, celle du phylloxéra mais également la crise économique qui lui fait vendre sa récolte à perte, et surtout qui le prive de son paquet de tabac gris. Mais il ne cède jamais au découragement, et garde toujours le moral. Comme Goulebenéze ...

Le père, c'est François Gueurnut. Sa femme, Ustelle, est la Gueurnuche. Ils ont un fils, Eugène, qui fait son service militaire et fera la guerre de 14, et une fille, Anghèle, qui veut apprendre les danses modernes.

Dans le quotidien Sud-Ouest du 26 janvier 1950 Jean Gourvest, dans un article à la gloire de Goulebenéze intitulé « Un Grand Biton », écrivait : « *Gueurnut est un caractère, un type déjà légendaire comme Tartarin avec lequel il n'est pas sans ressemblance. Un vrai biton en somme, quelque chose comme le double, le sosie de Goulebenéze, qui l'aime comme son enfant et ne le lui envoie pas dire* ».

Au moment où nous préparions notre livre, nous avons débusqué une cinquantaine d'histoires de Gueurnut. Mais depuis, j'en ai trouvé de nouvelles, que je vous distillerai dans les prochains numéros du « Boutillon ». En avant-première, vous aurez droit aux « rêves de Gueurnut ». Et à d'autres, plus classiques, racontées par l'auteur ou par des patoisants qui m'ont apporté leur concours.

DEMANDEZ

LA BITOUNE CHARENTAISE
Appréciée aux quatre coins de la France

En voyage exigez-la **DANS TOUS LES BUFFETS** des GARES. Se fait en bouteille et 1/2 bouteille.

AUX FRAIRIES !
Décoiffez la **BITOUNE**

Tin Supérieur des Charentes en Grand Ordinaire et en Mousseux

4 Bitounes assorties en Grand Vin et Mousseux en postal franco avec 4 timbales coiffant le goulot des bouteilles. Droits, régie, caisse et emballage compris. **24**

Contre Fr.

Conditions spéciales par caisse de 25 pour les Débitants. Ecrire aux **CAVES du ROQUET, JONZAC.**



Parmi les histoires de Gueurnut que je préfère, il y a celle-ci, écrite à partir d'une publicité parue dans « Le Piron » du 22 juin 1922. La bitoune, dans cet exemple, c'est une bouteille de vin pétillant, dont le goulot est coiffé d'une timbale. Mais la bitoune, c'est aussi la *fumelle* du biton, c'est-à-dire une drôlesse. Et c'est ce que pense Gueurnut quand il entre aux caves du Roquet à *Jhonzat*, après avoir lu la publicité. Il s'approche de la serveuse, et lui passe la main dans les cheveux pour la décoiffer. Celle-ci s'ébraille, le patron sort de derrière son comptoir et met le pauvre Gueurnut à la porte sans ménagements. Dehors, les gens s'attroupent, se demandent la raison de ce brouhaha, et une vieille qui n'a rien vu mais est au courant de tout répond : « *O-l'é-t in dénoumé Gueurnut, qu'a violé ine jheune feuille : in saphir !!!* ».

Une autre de mes préférées. François Gueurnut, qui a plus de soixante ans, lit dans le *jhôrnau* que la classe 89 (1889, la sienne) est mobilisée. Branle-bas de combat, la Gueurnuche lui prépare sa musette en mettant dedans tout ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim, et Gueurnut part à La Rochelle, aux quartiers, car il ne veut surtout pas que les gendarmes viennent le chercher. En arrivant à la gare pour prendre son billet, il ne veut pas payer, puisqu'il est mobilisé. Mais la drôlesse qui vend les billets ne veut rien savoir, et de colère Gueurnut casse la vitre de séparation, à l'aide de sa canne. Et il est reparti entre deux gendarmes, *li qui zou v'lait point !* Or on s'est aperçu qu'il y avait eu une coquille dans le journal : c'était la classe 19 (1919) qui était mobilisée.

Enfin quand le fils Gueurnut, Ughène, qui est chauffeur du colonel pendant son service militaire, écrit à ses parents qu'il va venir en permission, en profitant des vacances de son « patron », et qu'il va arriver avec la « 45 chevaux » de service, le pauvre François Gueurnut se demande comment 45 chevaux peuvent bien entrer sous le capot d'une automobile !

Mais la plus belle des histoires, la plus aboutie, c'est celle d'« Hérodiade aux arènes de Saintes ». Gueurnut vient voir la pièce avec son ami Benurâ, mais ne comprend rien à l'histoire, et part avant la fin : savoureux. Et c'est Goulebenéze lui-même qui la raconte en page 5.

Voilà. Je vous propose un florilège des histoires de Gueurnut. Si vous voulez lire toutes les autres, n'hésitez pas : elles sont dans « Goulebenéze, le Charentais par excellence » (Éditions du Croît vif).

Les rêves de Gueurnut

Le Recoin charentais du 15 novembre 1947

Gueurnut est très impressionnable, il rêve la nuit, et tout haut, aux événements qui ont impressionné son cerveau au cours de la journée. Le jour où l'équipe de Saint André de Pelouaille l'emporta sur celle de Saint Simon de Palenne, par 1 à zéro, son sommeil pendant la nuit fut très agité, parce qu'il est chauvin et qu'il appartient à la localité du club qui fut défait.

Dans son sommeil, il revécut la partie en rêve : « Vas zi Nestor ! Tins bon ton bout Arness ! » Et ping, un coup de pied dans le tibia de Madame Gueurnut qui, elle, dormait paisiblement.

A un moment donné, dans le feu de l'action, il cria : « Jh'ai l' ballon ! Jh'ai l' ballon ! ». Et réellement, il sentait qu'il l'avait, et il y en avait même deux, de sorte qu'il en avait un dans chaque main.

« A bas les pattes, cria la Gueurnuche, thieu crétien est fou ! »

« Jhe seûx le goal, hurlait Gueurnut, jhe garde mes bois ! »

« T'en fout'rai des gaules, dit la Gueurnuche. Si tu m' lâches pas, te fous ma main su la goule ! »

Gueurnut, complètement revenu du pays des songes, s'étonna :

« Jhe rêvis que Saint Simon de Palenne était en train de n'en passer ine buffée à Saint André de Pelouaille, et qu'ol était moué qu'avis l' ballon ! »

Une autre nuit, ayant lu dans la journée les quantités de denrées innombrables que chaque bon citoyen toucherait dans le mois, comme tous ces chiffres dansaient la farandole dans son esprit, il se mit à dire, en rêvant :

« 5 grammes de pain, 2 grammes de beurre, un demi-gramme d'huile, 3 boulets de charbon ... »

« Qu'étou qu' tu dis ? soupira la Gueurnuche »

« Jhe rêvis, dit Gueurnut épouvanté, que jh' venis d' toucher mes rations d'un mois ! »

Mademoèzelle Gueurnut danse le chimie !

Le Piron du 18 juin 1922

Œuvres complètes 1931

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 304

Le Shimmy est une danse qui nous vient des États-Unis. Ancienne danse empruntée aux noirs d'Amérique. Mouvement d'oscillation qu'éprouvent parfois les autos en marche (Petit Larousse).

Cliquez pour voir et entendre Châgnut raconter cette histoire : [Melle Gueurnut danse le chimie](#)

Les Gueurnut avant la cadette de leû drôlesses qu'est piacée sarvante à Cougnat. Vous répond qu'o l'est in' belle bitoune. Jhe sais fout' point si a s' fait découéffer coum' les bouteilles à thiau gâs d' Jhonzat, mais c' qu'o l'a d' çartain o l'est qu'a s' porte beun et qu'o l'est ine jholie drôlesse : a l'at in' ârrièr' train coum' in' jhument Beurtoune, ine paire de rabe groûsses coum' des trançons, in' jhabot qui peurait sarvit d'estrade à Groû Balot quant' i fait in' discours, et deux zeuils qui leuzant coum' les lanternes à Ste-Hylène de la Treue-Mobile à Moncieu Ardon, qui vend à Saintes, coum' vous zou savez, des Lorraine-des-Triche et des Citrons.

Voué, voué des Citrons, vous dis, tout coum' thieu drôle de Bagoûnâ n'en piace à Burie : des Citrons N.

O fait qu' la cadette aux Gueurnut est piacée fame de chambe chez des négociant, a gagne in' bon prix, a fait bin leû z'affère, et i n'en sont bin contents. Et l' dimanche, coum' de beun entendut, a s' doun' de l'air et avec les z'aut' drôless' de soun' âjhe a va passer sa seurée soit au cinomotographe, soit au bal quand o n'en-n-at !

Deurgnièrement a l'écrivait chez zeux : « Si Mémé vouéyait les danses que n'on danse ithyi, a zi comprendrait poin grand chouze, jhe vâs avour apprenne thiellé nouvelles danses dan-n-in' dansinjhe. Jhe dansons l' Pousse' Tête, le Force-Troppe et thiel' lâ-la qu'est la pu distréyante de toutes les danses : le Chimie ! ».

– Enfant d' la mère, quo dit Gueurnut, vouélâ avour encouère in' nom à couché d' houère, ârgâd' don su' l' dictionnaire, femme !

La Gueurnuche duvrit l' dictionnaire et a lizit tout haut : « Chimie : Science qui a pour but la connaissance de la nature et des propriétés des corps, de l'action de ces corps les uns sur les autres, des combinaisons dues à cette action ».

Oh ! Oh ! Oh ! Le dictionnaire y en chéyit des mains : des corps les z'ins su les z'outes ! des combinaisons ! Et prr' combiné quoué ?

– Y en fout'rai, mé, des combinaisons, quo dit Gueurnut, avec mon pied au thiu !

Et la Gueurnuche écrivit aussitout à sa feuille, thié lette que la drôlesse a r'çut et qu'a s'en est jhamais vantée.

« Ton père et mé, jhe sons dan-n-ine grande coulère de cont' té, ma peur' Anjhèle, si tu veux pas deshonoré ta famille, ne vâs pu dans thiellé dansinjhe. Peursoune n'a d' besoin d' queneûtre ta nature avant quo séyisse temps et si o piait à thieuqu' z'ins d'aller s' veurleutter les z'ins su les z'outes, thitt' leû fair' leû combinaizon, coum' tu dit, la Chimie n'est pas ine danse prr' les jhèn' feuilles coum' toué !

Jhe t'embrâze pas prr' anuit, jhe sons pas contan. Ta mère bin choquée ». Ustelle Gueurnut.

Hérodiade aux arènes de Saintes

Ce que mon vouésin François Gueurnut a vu quand il a-t-été à Saintes vouèr jhouer Hérodiade dans les Arènes.

Le Subiet du 29 mai 1910

Œuvres complètes 1931

Chansons et monologues saintongeais (Moreau et fils Royan)
Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 279

Hérodiade est une princesse juive, petite-fille d'Hérode 1er le Grand. Mariée d'abord à son oncle Hérode Philippe, dont elle eut une fille, Salomé, elle le quitta pour épouser Hérode Antipas. Selon les Évangiles, elle fut responsable de la mort de Jean-Baptiste.

La pièce a été jouée le 19 juillet 1909 aux arènes de Saintes. La direction artistique avait été confiée au directeur du conservatoire Sainte-Cécile de Bordeaux. En dehors de Félix Vieuille, « le boeuf qui brôme », originaire de Saujon (cf. Dictionnaire biographique des Charentais page 1297), la distribution réunissait des acteurs des opéras de Marseille, Nice, et des grands théâtres de Bordeaux et Genève. Les danses, auxquelles Goulebenéze fait allusion, étaient réglées par M. Laffond, du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, et exécutées par un corps de ballet avec, pour premier sujet, Mlles Colombo (du Grand Théâtre de Lyon) et Laponge (du théâtre de la Gaïeté).

« Il est à noter que la mode des chapeaux féminins imposant des coiffures volumineuses, le Comité avait prié les dames de venir sans chapeaux. C'était, à cette époque, une révolution. La soirée fut très belle, et l'enthousiasme du public très chaud. 7 834 spectateurs assistèrent à la représentation » (Alain d'Harcourt, Les Vieilles Pierres qui revivent). Hérodiade fut reprise en 1930 avec un succès moindre.

Jean Gourvest, que nous avons déjà cité, écrit à propos de Goulebenéze et de son monologue Hérodiade (Un Bon Biton, Sud-Ouest du 26 janvier 1950) :

« Il arrive (et bien souvent) que sa gaîté soit du meilleur aloi. Qu'on relise Hérodiade aux arènes de Saintes et tant d'autres histouères. Voilà ce qui fait rire la campagne et la ville, incultes et lettrés ! Et d'où vient le miracle qui semble fait de rien, comme du pur classique ? D'abord de l'impayable naïveté de Gueurnut qui ne voit sur la scène que Roé, thiuré ou Prussiens casqués, gâs et drôlesses habillés de linceux et chantant coume des peurdus... ».

Cliquez, et vous entendrez Goulebenéze : [Hérodiade](#)

Seû pas prêt à zi r'tôner t'en répons ! Vouèlà :

Premier aque

O l'a-t-arrivé sept à huit gâs qu'étaient habeuyés dans des linceux... i chantiant coum' des peurdut ! Jhe compr'nions point c' qui diziant, parié, pac' que la musique fazait trop d' brut.

In grand gâs qu'était monté dan n-ine échale in p'tit pu haut qu' les aute avec in brin d'oizît qu'était long coum mon bras (*il imite le mouvement du bras du chef d'orchestre*) leu fazait sine de s' taizer asteure.

O l'arrive ine drolesse – et ine jholie prr' exemp'lle – asteure, all' avait son galant avec elle... et ol' allait pas pianjh'ment pac' que les parents v'liant pas l' mariajhe !

Et le gâs disait : Salomé ! salo ! mes salauds ! mes salauds !

Il engueulait l' père et la mère !

Jh' dis à Benurâ qu'était avec moué, jh' dis : dis donc, vouèlà in gâs qu'est bin poli voué !

Heum, qui dit, point trop !

Et brr'st ! i s' sont teurtous en n-allés !

Deuxième aque

Vas t' fair foute, au bout d'in moument o r'coumince encouère ! Avoure o l'avait l' roi ! Encore un bon sujhet té ! M'en doute qui r'venait d'in r'pas d' goret... Il était soûl coume in dogue ! Malheur, le Thieuré arrive, in noumé Vieule, vieille, vièle de l'Opéra ... le monde diziant qui l'était sorti dau coûté d' Saujhon... quant i chantait on arait dit in boeuf qui brôme (*il imite le mugissement du boeuf*) : Meû !... Meû !!!

I te leu z'en a passé ine tôle ! Jh'entendions point c' qui leu dizait, parié, mais i l'avait l'air de zeu sunifier qu'o foulait qui chanjhissant les conseillers municipaux autr'ment qu'il était teurtous foutut !

Et les vouèlà encore partis.

Trouzième aque

Allons, au bout d'in moument o r'coumincint encouère ! Des drolesses qu'aviant pas mais d' thinze à seize ans, avec des p'tits cot'llons qui leu descendant pas pu bas qu' la palette dau jh'neuil, dansiant in avant-deux avoure. Et te répons qu'all' aviant pas de rhumatisses !

Qu'o dit Benurâ : « Si all' aviant seujhé (*moissonné*) tout' la saint' jh'ôrnée a l'veuriant pas si bin la jhambe, t'en répons ! ».

Ah ! Thieu cot, voué là la drolesse qui r'tôrne encouère avec son galant ! Voué, mais savau qu' son père arrive d'in rondon ! Allons, qui dit aux jhendarmes, foutez-m'en donc thieu l'arbijhois en prison o y a-t-assez longtemps qui m'enneût !

I l'avant pas éyu thié peine. Les Prussians arrivant... avec des casques haut coume des châgnes !... o fazait jholi ! quant la drolesse vouéyit thieu, ah ! qu'a dit, o l'est coume thieu, ah ! vous v'lez pas l'marijhe ! a fut pas feignante ! a t'empougne in coutâ d' thieuzine long coum' mon bras – censément in coutâ prr' tuer le goret, en parlant prr' respect – a s'en foutit in cot, là, dreit sous l'essale ... Ping ! a chéyit coume ine masse.

Et b' pendant qu' thié malheureuse chrétienne était là bounejhent qui fazait sa queurvaion ... all' était là, boun' jhent qu'avait le roumeau de la mort et qui battait son dail ! ...

Et b' thié bande de chétit, de feignant, de gormand et d' câlins, savau c' qui faziant ? I chantiant coume des calandes !

Quant jh'ai vu d' la magnère qu'o tôrnait jh'ai dit à Benurâ : arrachons-nous d' là, té !

Et jh'avons m-été au cinomotographe !

Gueurnut et sa fame et sa veugne qui sont toutes deux apopiektik

Œuvres complètes 1931

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 319

Cliquez pour voir et entendre Châgnut raconter cette histoire : [Gueurnut sa femme et sa veugne](#)

O y at-b' dau monde qu'avant d' la chance, tenez ! Créyau que l' vouézin Gueurnut est pas trop affighé, boun' jhent ? Il avait sa bourjhouéze qu'était grouse coum' in thiarçon, de peurtout ... dau châgnon, dau cou, des teutons, des thieusses et des jhambes, a l'était enfiée coum' in ballon.

Anvecq' thieu a l'avait les jhottrâ roujh' coum' des pabouts ! Et pas cabourne, vous z'en répond, a peuzait prr' le moins deux cent ... le poid d'in biâ goret en vous respectant ... O l'est poin, si vous v'lez que le thieur allait pâ ... i supportait beun tout thieu qu' n'on v'lait zi douné mais principalement, quant' l'indijhestion s' fazait a buffait coum' in jhard, coum' si a l'avait été survoquée ! I la fazirant vër à mais d' dix méd'cins : i zi queneussiant reun ni les z'ins ni les z'autes.

Enfin in biâ jhour, i finirant prr' vour i l'ariant dût couminçé : i foutirant l' bourricot au chér à-bant et i furant vouèr le d'vin.

Sitout qu' thieu l'houm' la vouéyit :

– Mé, qui dit, mes paur' z'émit, thié fame est apopièktik ! Coument, qui dit, bande de prope-à-reun que vous z'êtes, vous avez attendu-t-au deurgnié moument prr' venit teurché ine consulte ? Vous pouvez beun vous z'enr'tôrné, son compte est bon ! A l'est foutu, allez ! A queur'vrat coum' in pot !

– Et combeun vous d'vons-jhi prr' la consulte ?

– Veux pas d' vout' arjhent ! Vous mettez c' que vous veurrez dans thié p'tite bouète qu'est à la porte !

O s' trouvît qu'à pu près dans les mêmes temps qu' vous parle, o v'nit à cheir su la veugne in nouviâ mau que peursoune queneussait. O peurnait su l' pied d'au sec, en des temps su l' pu biâ et rast ! Thieuqu' temps amprès le sec était feurnit ! Pu d' feuilles, les razins meûlés, l' bois routit coum' si on avait foutu l' feu d'dans. O fait que les groûs de l'endroit, qui n'étaient point des têtes de sot – vut qu'il étiant en partie teurtous conseillés – faziriant v'nit d' la Peurfeucture in professeur d'agriculture.

Jh'ai point b'soin d' vous dire si o s'était ramassé dau monde prr' le sègre et Gueurnut n'était point l' deurgnié à s' peurmené dans thiellé veugnes d'arrière thieu l'individu. Thiau professeur zou magnait, zou virait, zou pautrinait, zou sentait, zou suppait, et chaq' cot qui vouéyait in sec de queurvè :

– Encore in ! qui disait.

Tout d'in cot, i s' tôrnit vers thiellé moncieux.

– Messieurs, qui dit, en in mot coum' en cent, vous veugnes sont apopièktik ! Thiau l'aspèce de champignon, que vous vouéyez là, qui dit, o l'est li qui les ronjhe jhusqu'au thieur, et qui bouet la mouèlle des zoû ! O faut instantaniment m'arrêter thieu tout' d' suite pac' que jhe vous z'aveurtis qu'o l'est épideumite et qu' si o n'en ronjhe in, tous les z'autes peuvant êtr' foutut !

– Prr' zou amauduré, qu'allez-vous faire ?

– Vous z'allez couminçé prr' m'empougnié in coutâ qui cop' coum' in rasoir. Vous m' ferez in cur'tajhe peurtout prr' outé les parties qui sont burotes, et vous m' foutrez prr' la d'sus in bon cot d' badijhonnajhe au sulfate de far ! Et thieulâ qui zou f'rat pas mérit'rat d' bouèr' de l'ève tout' sa vie !

I s' mettît à chaurit et s' r'tôrnant dau couté dau vouézin Gueurnut, qu'avait l' nez le pu près darrière li, i li décit en reuyant :

– Compris ?

– Compris, quo répounit Gueurnut, mais en s'en r'tôrnant chez li i s' disait : Il a biâ êtr' professeur, i pourrait b' se tromper !

– Pusque jh'ons tout asséyé, qui décit à sa bourjhouèze, et que reun te fait, o faut avour que jh'assèyons d'ine aute système.

I l'empougnit in ganif qui copait coum' in tranchet et i s' mettit à zi gossier la piâ su l' châgnon dau cou. A silait, malheur !

– Tu m' fais dau mau, tu m' cop' la piâ !

A seugnait coum' in beut !

– Et boujh' don pas, foutue sottte, quo disait Gueurnut, voué-tu pas, qui dit, qu'o l'est in cur'tajhe !

I l'empougnit ine pieine main d' coton d'idiopile qui saucit dans n-in siâ d' sulfat' et v'lan ! I y en foutit-t-ine baurrée su l' cagouet !

– A l'assassin, qua jhuchait !

– March'donc teurjhou, qui dit, i dizant quo l'at reun de pu bon prr' désinfecté !

Voué, mais savau que vingt jhours amprès, la malheureuse chrétienne était bâzie ! Mais bâzie ! Amprès des suffrances âtroces et des z'hurléments et des bromit coum' ine vache qu'at peurdut son viâ !

O l'est mon Gueurnut qui fazait jholit !

– Des professeurs ? Des jholis professeurs, té qui dit, jh'ai v'lu-t-asséyé zeux remède su ma fame, voué-tu pas coum' o l'at guarie ?

– Farceur, qui dit, si jh' zou avis asséyé su ma veugne, o l'était foutu d' la faire queurver !!!

Le Rêve passe

Histouères de la Pibole du 28 avril 1950

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 324

J'aime beaucoup cette histoire, complètement différente des autres concernant Gueurnut. Eugène Gueurnut se souvient de son jeune temps. Beaucoup de tendresse et de nostalgie, une écriture légère, et une conclusion en forme de pique vis-à-vis de ceux qui nous dirigent. Dans ce monologue, le fils Gueurnut c'est Goulebenéze.

En ce soir de janvier de l'année 1900, le fils Gueurnut, brigadier au 3^{ème} cuirassiers, en garnison à Paris, rentrant de permission de son lointain village de la Charente, poussa la porte d'un coquet restaurant Duval, du quartier de la gare Saint-Lazare. Ayant accroché sa « latte » et son casque au porte-manteau, confortablement assis à une petite table, il vit accourir vers lui une délicieuse serveuse portant tablier blanc à bavette qui la faisait ressembler à Blanche-Neige, et qui lui tendit le menu avec le sourire.

Et le fils Gueurnut commanda : un potage velouté, hors-d'oeuvre complet, omelette au foie de volaille, choucroute garnie, gruyère, biscuit, et un demi-litre de vin rouge.

« Monsieur prendra le café ? » dit Blanche-Neige.

« Yes ! » répondit le fils Gueurnut avec une certaine distinction.

Songeant au pays natal et à la jeune « bitoune » qu'il venait de laisser au village, le fils Gueurnut se calait tout de même consciencieusement « les jhottes », entouré de belles Madames portant des manches à gigot et des chapeaux larges comme des « grèles ».

L'ambiance était vraiment agréable, dans ce restaurant Duval, et le consolait un peu du mal du pays que le soldat éprouve toujours en rentrant de permission.

Son dîner achevé, le fils Gueurnut tira de sa poche un demi londres et se mit à envoyer par amusement des spirales de fumée légère au plafond. Puis il demanda l'addition.

Blanche-Neige lui apporta sur une soucoupe un petit carton (que Gueurnut appelait le résultat des courses) et qui se chiffrait par le total suivant : un franc cinquante, service compris.

Le cigare du fils Gueurnut touchait à sa fin. Il se sentait envahi par un grand bien-être ...

En ce matin de janvier 1950, l'aurore aux doigts roses a tissé un voile d'un bleu très pâle sur le petit village charentais. Le petit retraité Gueurnut, ex-brigadier au 3^{ème} cuirassiers, risque un oeil en-dehors des « bâlins », à la poursuite de son rêve.

Hélas, le restaurant Duval a disparu, Blanche-Neige aussi. A 70 ans, célibataire, obligé de faire son « frichti », mangeant cinquante francs de pain par jour avec pas grand chose par dessus, le fils Gueurnut, la mort dans l'âme, s'aperçoit qu'il vient de revivre en rêve un moment de sa jeunesse envolée.

En réalisant la situation, à l'instar du général d'Empire, en chaussant ses bots ronds, l'ancien brigadier de cuirassiers envoie au monde son apostrophe : « Marde ! ».

Sans se douter qu'il vient de manquer de respect vis-à-vis de ceux que l'on est convenu d'appeler « les dirigeants »...

Les 45 chevaux d'Ujhène Gueurnut

Le Subiet du 17 janvier 1909

Le Piron du 6 mars 1921

Œuvres complètes 1931

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 278

Gueurnut... thieu drôle d'Ujhène Gueurnut... le fi de François Gueurnut de chez-Tabourin. Avau pas qu'neussu Gueurnut ? C'est qu'il a jhamais yère resté thieulong : il a teurjhou veuscouété tantout d'in couté, tantout d' l'aute. Il a-t-appris l' méthié d' marichau et il a vouéyjhé peurtout : il a travaillé jhusqu'au d'là Saint-Jhean d'Anjhélique.

De thieu moument, il est sous les drapeaux : il est au 14e curacier à Bourdâ, i s'en vinrat avec sa kiaâsse, thiette an-née.

O fait qu' thieuques jhours avant le prômier de l'an, le facteur a-t-apporté ine lette chez zeux :

Cher paran,

Jhe seû de ce moument chôfeur de t'mobile chez le colonelle, et coum' i s'en vat-en parmission de vin jhours, jh'ééré vous souété la boune an-née vendredi, avec ses 45 chevaux.

Jhe vous embrâsse d'émithié.

Ujhène Gueurnut

Keuvayer au 14e curacier

La lette arrivit à dix heures. A midi, tous les jhens de Chez-Tabourin saviant que le fi Gueurnut allait arriver avec ine keuvalerie.

– Compr'nez-vous thieu ? quo disiant les Gueurnut, in coulounel qu'a 45 ch'vaux prr' li tout seul ! Et qu'allons-jhi faire ? Thieu drôle est fou, il arait amné son ch'vau, o l'arait reun à dire, mais 45 ! Ham ! Et d' la piace prr' zou mette ? Et de l'avouène prr' leu baillé ? Et c'est, quo dit Gueurnut, o n'en faut pas rin qu'in picotin, non !

Deux jhours passirant, o l'était dont l'avant-veille dau prômier d' l'an. A force de fouiner peurtout chez les vouézins, François Gueurnut avait fini prr' trouver ine thienzaine de licoux en comptant thiellé des baudets.

– Jhe serons d'objhés de les thitter yôr, quo dit la Gueurnuche, vour veux-tu que mettons thiellé poulains n-à l'abri ?

Mais Gueurnut avait fait sept ans.

– Yôr ? qui décit, yôr ? Mais malheureuse, tu sais dont pas que les ch'vau passant avant les chrétiens au réjhiment !

La Gueurnuche avait teurjhou entendu dire que soun homme était pu fin qu'elle, et a zou créyait. Mais a l'avait soun idée.

– C'est bon, qu'a dit, o n'en éra teurjhou cinq à six dans la thieuzine, mettrons l' restant sous le ballet.

Le jhour dau prômier de l'an, bon matin, maîte François Gueurnut, son bounet d' laine tout dreit su sa tête coum' in mouchiron, travrr'sit l'hérait et s'en fut s' poster su in teurrier.

– Coum' thieu, qui dit, quant' il arriv'rat avec ses bidets, le vouérai v'nit de pu loin. M'est avis qu'o deut brômer su thié route !

O l'avait s'ment pas deux heures qu'il était là, qu'o fazait in freit que les pieds et les oreilles z'y sabiant, tout d'in cot i vouéyit in torbillon dau yâbe qu'arrivait dreit à la pointe à Begassâ, entr' les pop'yons : Tuut ! Tuut !

– Fan d' garce ! in t'omobile !

Croc ! O s'arrêtit dreit devant li.

Et qu'étout thieu ? In grand gâs avec ine piâ de bique, des lunettes de cantougnié su les zeuils, et ine casquette plate coume ine bouze, se piantit devant François Gueurnut, tout dreit.

– Eh beun ! Queneû-tu pu ton drôle ?

– Ujhène, mon drôle ! mon fi aimé ! Et te vouélà, ma grande compagnée, habeuillé coume in Moncieu, et tes ch'vaux ?

Ujhène Gueurnut duvrit tout en larjhe in mourça de fer bian qu'abbr'yait ine avant-train apointuché coum' in bet d' kiairinette : il appouit son pouze dessus des petit tuâ tornés coume des serpentins de chauxère :

– Peupa, qui dit, les ch'vaux sont là, i marchant qu'avec de l'heule et de la peutrole, i l'avant chaud et mé jhe brâme de faim, allons déjhuner !

Dépeux thielle jhournée, François Gueurnut est pu le minme homme. Quant n'on zy parle, il a jhamais l'air d'ête à la question. Son fi a-t-éyu biâ y espyquer, i teurche à comprendre, mais i peut pas !

I peut pas comprendre coument 45 ch'vau peuvant lojher dans le moulin-n-à café d'ine t'mobile, et i veurait beun savé quelle poulinière ameune de thiellé poulains qui fazant ni crotte ni fumié, qui manjhant de l'heule en guise d'avouène et qui beuvant d' la peutrole !

Le monde dizant qu'i d'vint fou... Il l'avant pas renoumé conseillé municipau aux drr'nières élections... li qui passait teurjhou en tête de lisse...

Goulebenéze, la politique et la religion

Goulebenéze est né dans une famille politiquement de gauche. A cette époque, il y avait trois grands partis : les Royalistes (qu'on pourrait dire de droite), les Bonapartistes (plutôt au centre), qu'on appelait par dérision les « Badinguets », car le futur Napoléon III, en s'évadant de prison aurait enfilé le costume d'un ouvrier appelé Badinguet, et les Républicains (à gauche, contrairement au parti actuel ...).

La famille Poitevin faisait partie des Républicains. Le grand-père de Goulebenéze, Jean Jacques Eugène, avait conquis la mairie de Burie au détriment d'un Bonapartiste (il ne faut pas oublier que la Charente-Inférieure avait été majoritairement Bonapartiste) et avait été élu au Conseil Général sur une liste Républicaine.

Logiquement son fils Marc-Eugène prit la suite, à la fois à la mairie de Burie et au Conseil Général, dont il devint Vice-Président sous la présidence d'Émile Combes, qui était son ami.

Goulebenéze, qui était très proche de son père, en avait épousé les idées, et il était fier d'être considéré comme un homme de gauche. Dans sa profession de foi de 1914, lorsqu'il tenta de se présenter à l'élection au Conseil Général, il écrivait :

« Je suis un libre-penseur. Par cette raison même, je suis respectueux de la liberté de conscience de chacun... Je ne m'associe pas aux exploits de ceux qui vont se cacher derrière la porte d'une église pour contrôler les personnes qui y rentrent alors que leurs femmes et leurs filles y sont les premières rendues. »

Il a écrit plusieurs couplets de chansonniers sur ceux qu'il n'aimait pas, et qu'il appelait les « tyranneaux de village », dont Jean-Octave Lauraine, qui était du même bord politique mais voulait la place de Marc-Eugène. Il a également fustigé les hommes politiques nationaux dont la politique ne lui plaisait pas, et il a éme égratigné son cousin Georges Clemenceau.

Toutes ces histoires de chansonnier figurent dans l'ouvrage « Goulebenéze, le Charentais par excellence ».

En 1914, c'est Lauraine que les Républicains choisirent pour remplacer Marc-Eugène au Conseil Général, au lieu de Goulebenéze. Ils devaient considérer qu'élire un « saltimbanque » cela n'aurait pas fait sérieux ! Lauraine fut élu au second tour contre Taittinger, et Goulebenéze ne passa pas le premier tour. Bon perdant, il en aurait fait une chanson, mais je ne l'ai pas trouvée. En compensation, le père de Goulebenéze fut nommé, avec l'appui d'Émile Combes, à la tête de la toute nouvelle Maison de retraite de Montlieu, dans le sud du département, construite sur les lieux d'un ancien Séminaire.

Cela nous amène à parler de la religion. Comme de bien entendu, à une époque, le début du vingtième siècle, où on allait faire voter, sous l'impulsion d'Émile Combes, la loi de séparation des Églises et de l'État, la famille Poitevin faisait partie de ceux qu'on appelait « les bouffeurs de curés ». Goulebenéze a écrit plusieurs textes contre la religion, mais pas contre les curés, et d'ailleurs ceux-ci ne lui en voulaient pas trop, et certains se déplaçaient pour l'écouter car ils aimaient son humour.

J'ai choisi plusieurs textes, dont des inédits, et j'ai terminé par deux morceaux d'anthologie, qui se déroulent au Paradis avec le Grand Saint Piârre, racontés par des patoisants de talent, et par « La représentation proportionnelle racontée par un bègue », dite par l'auteur.

Les idées de Gueurnut

Le Piron du 26 novembre 1922

Œuvres complètes 1931

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 309

Cliquez, et vous entendrez Pierre Machon : [Pierre Machon](#)

Geurnut et Maït' Mirolâ qui sont tous deux de la coumune de Sainte-Peutouère et qu'ant été noumés conseillés municipals sù la minme lisse, causiant poultique à la porte dau marichau.

Geurnut avait v'nut fair' feuré son boeu et Mirolâ était v'nut qu'rit ine palouère.

O fait que la convarsation s'en v'nit su la r'ljion.

– Les thiurés, quo décit Mirolâ, n'on deùrait les dobijhé à se marier ; o l'est zeux qui foutant la brouille dans les ménajhes ; quant' jhe vouet thiellé rob' nègre o l'est pu fort que moué, o m' baille teurjhou envie, d' les embrocher avec ma forche à trois bions.

– Jhe leu veux pas d' mau, qui dit mais si i l'étiat teurtous dan-n-ine grande chaudroune, et que jh' peuris fout' ine chârretée de trançons prr' dessouc, te fous mon biyet quo zeux chauff'rait l' derrière !

– O l'est des houm' coum' les z'outes, qu'o répounit Geurnut, faut point souhaiter d' mau à peursoune, tu éras encore les qu'rit prr' t'enroché !

– Quant' jh' s'rai mourut, quo décit Mirolâ, les z'aut f'rant c'qui veurant d'mon charcoî ; n'on sait beun tout d'minne que n'on peut poin s'en aller dans les s'mentières coum' in cheun galeux.

– Eh beun, moué, quo décit Geurnut, vouéla : jhe crouet à reun ; mais qui dit, ma définte mère m'avait fait faire ma première coumgnion ; le prête m'a marié dans l'éyise ; mes drôles sont enfants d' kieur ; quant le thiuré fait sa tône jhe zi paye in cot à bouère et zi baille mes vingt sous.

– Eh beun, qui dit, quant' jh' me f'rai enteuré, jhe veux me faire enroché prr' la main des protestants... Faut-tout pas qu' tout l'monde gagne sa vie ! !

T'en souviens-tu ?

Air : T'en souviens-tu ?

Inédit

Cette chanson, et celle qui suit, sont des manuscrits que j'ai récupérés dans les dossiers du fils de Goulebenéze (mon oncle Marc), après son décès en avril 2013. Ce sont des textes sur des feuilles volantes dont certaines étaient rongées en partie par les souris. Je vous les livre en exclusivité.

Dans celle-ci, j'ignore tout : l'air, la date de création, le nom des protagonistes : Edmond et Casserole. Elle a été écrite (presque sans ratures) sur un papier à en-tête du Conseil Général, certainement pour une bande de copains, dont certains n'étaient pas du même bord politique, ce qui dut donner lieu à des discussions animées.

Il y a quand même des repères. Au deuxième couplet, il est question de Georges Genet, né en 1852 à Saintes (cinq ans après Marc-Eugène) et mort en 1919 à Saintes. En 1898, il devint Maire de Saintes et se présenta à la députation sous l'étiquette de Gauche démocratique, mais il fut battu par Jean-Octave Lauraine. A partir de 1906 il devint Sénateur.

Dans le couplet 2 bis, il est question d'Octave. Peut-être Jean-Octave Lauraine, né en 1864 à Burie, ennemi intime de Goulebenéze et de son père.

Le journal « La Petite Gironde » est l'ancêtre de l'actuel « Sud-Ouest ».

Les deux derniers vers de chaque couplet sont bissés.

1

T'en souviens-tu, Edmond, vieux camarade,
Quand on passait son temps à s'engueuler
Nous étions d'chaqu' côté d'la barricade
Ce n'est pas vieux, tu peux t'en rapp'ler !
J' mettais en doute ton républicanisme.
Je t'aurais mis même mon pied au cul.
Toi tu suspectais mon radicalisme,
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

2

C'était le temps où Genet, ce faux frère
Se présentait à la députation.
Tu faisais équip' pour mon adversaire,
Et je fus élu par la Réaction.
Tu parcourais les routes et les villages
Tu disais que je s'rais sûr'ment pas élu,
Ou tout au moins qu'il y aurait ballottage,
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

2 bis

C'était le temps de l'ami Casserole,
Que j' n'avais pas encor' récompensé
A tout propos, il te traitait comm' un drôle
Parc' que je voulais bien l'autoriser.
Ce fut pour nous une situation grave,
On se lançait des mots plutôt pointus :
Méchant Edmond ! Tu disais « Sale Octave »
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

3

Les évèn' ments changèrent la face des choses
Je fus puissant parce que je fus l'élu,
Et de ce jour je fus couvert de roses
Par ceux-là même qui m'avaient combattu.
Tu fus longtemps sans m'serrer la cuillère,
Et dans la rue, tu n' me saluais mêm' plus.
C'était mon tour de t' dire réactionnaire,
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

4

Des mois passèrent, le temps est un grand maître,
Mais un beau jour, Genet fut Sénateur,
On décida alors qu'il fallait mettre
Fin au malaise qui étreignait les cœurs.
On s'embrasse, cela c'est historique,
Pour expliquer notre malentendu.
On disait qu' c'était pour la République,
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

5

Depuis ce jour, tu t' rapprochais sans cesse
On voyait qu' tu voulais en faire autant,
Et de mon côté, je te le confesse,
J' n'y voyais plus aucun inconvénient.
Y a qu' l'occasion qui manquait, mais patience,
Ça devait v'nir d'un fait très imprévu.
Tu t'attirais tout' ma reconnaissance,
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

6

Cass'role et moi sommes aujourd'hui tes frères
Tu ne peux plus te séparer de nous,
Nous allons boutiquer nos p'tites affaires,
Dans quelques mois, ici, nous serons tout.
Dans tout ceci, y a qu'une chose qui étonne,
C'est qu' nous n'ayons pas plus tôt résolu,
D' supprimer ces querelles de personnes,
Dis-moi Edmond, dis-moi t'en souviens-tu ?

7

Pourtant paraît qu' ça n' contente pas tout l' monde,
J'ai vu ce matin, avec un peu d'émoi,
Que dans les colonnes de la « P'tite Gironde »
On sabotait ta profession de foi.
Je punirai l'auteur de ce sabotage
Je vais lui faire conjuguer sans retard,
A c' vilain drôle qui n'a pas été sage,
Dix fois le verbe : « Je suis un mouchard ».

CONSEIL GÉNÉRAL
DE LA
CHARENTE-INFÉRIEURE

Air: T'en souviens-tu ?

T'en souviens-tu ?

I
T'en souviens-tu quand vint le combat,
quand on passait sous les canons
non loin de la barrière
tu n'as pas peur, tu n'as pas le suff'ler !
J'mettis en doute tes républicanisme
je t'aurais mis même mes pieds sur ton
face que tu n'as pas peur de mon revolver
Dis-moi Edmond, tu n'as pas peur de l'air ?

II
C'était le temps de guet et de peur
et pendant la dégradation
tu finis si vite sans me retourner
et je fus élu par la Réaction ;
tu parcoures les routes et les villages
tu dis que j'étais sûr de me faire
ou bien au moins que j'aurais battu
Dis-moi Edmond, tu n'as pas peur de l'air ?

III
Les événements changent la face des choses,
je fus élu par la Réaction
et de ce jour je fus conduit de force
par ceux-là même qui m'avaient élu
Tu fus longtemps dans les prisons
et dans la rue tu n'as plus de peur
C'était mon tour de l'être réactionnaire
Dis-moi Edmond, tu n'as pas peur de l'air ?

L'abstention

Inédit

1

Les habitants de Normandie
Sont gens très prudents nous dit-on,
Ils ne disent ni oui ni non.
Chez nous les hommes politiques
Devant de graves questions,
Pour conserver quelques pratiques
Se réfugient dans l'abstention.

2

L'abstention, ça veut tout dire,
Ça n' fait pas d' mal, ça n' fait pas d' bien.
On ne peut pas vous contredire,
Puisqu'alors vous ne dites rien.
C'est une attitude héroïque,
C'est la prudence du serpent
C'est la force de la logique,
Puis ... On n' fait jamais d' mécontents !

3

On est un terrible adversaire
Lorsqu'en présence d'une discussion
Même fût-elle militaire,
On ne prend pas position.
Ça demande encor de l'énergie
Quand on vous dit : « Qu'en pensez-vous ? »
De répondre avec modestie :
« Moi, je n'en pense rien du tout ! »

Monsieu Poincaré aux arènes de Saintes Ou la manière de faire mouiller (1)

*Don de Jean-Louis Monget
Air : Mon Paris
Ah qu'il est beau mon village,
Mon Paris, notre Paris ...*

Cette chanson, dédiée « Au monde de Saintes, cordialement », a été écrite à Burie le 17 mai 1928. Elle a été chantée par Gaëtan Savary et par l'auteur au cortège de la fête du printemps de Saintes, le 27 mai 1928.



Dessin de Pierre Figerou

(1) Coum' nout' actuel Peurzident ! (Remarque de Charly Grenon).

Promière goutte d'eau

Prr' am'ner mais d' mond' aux Arènes
 Les jent d' Saintes aviant émajhiné
 Putout que d' noumer ine Reine
 D' fair' venit Moncieu Raymond Poincaré !
 « O l'est in houm' qu'a pas pour des vouyéyajhes
 Et o nous f'ra-t-ine piârre à deux cot :
 O l'attir'rat l' mond' des villajhes
 I rempiac'rat Mad'leine Rot ! »

Refrain

Mais boun' jhent faurait pas qu'o mouille
 Prr' Poincaré, M'sieu Poincaré !
 Pac' que s'o v'nait ine écombouille
 O peurait beun le contrarié !
 O l'est in houm' conséquent
 Et quant' i vouet cheir' le franc
 Il l'abourde ... in p'tit moument !
 Cheira-ti ? cheira-ti pas ?
 O l'érat coum' o peurat
 Pourvu qu' thieu jhour o fass' biâ !
 Mais boun' jhent faurait pas qu'o mouille
 Prr' Poincaré, M'sieu Poincaré !

Deuxième bouillard

Quant soun espréss' rentrit en gare
 I n'éyut pas l' temps d' rigolé !
 In gâs qui passait décit : gare
 Jhe creit beun que l'eau va dégringolé !
 Et i passit aussi vit' qu'ine éloize
 Devant l' pourteau d' Jhermanicus.
 N'on zi parlait d'histouèr' gauloise
 Mais li répounit Omnibus !

Refrain

O l'a flut qu'i vinjh' prr' qu'o mouille
 Poincaré ! M'sieu Poincaré !
 Jhamais n'on vouéyit d'écombouille
 Cheir de mêm' à fair' tout bronzé !
 Mais le mond' étiant content
 Et disiant, en s'enfondant :
 I s' mouille li tout, le Président
 Et Moncieu le Mair' disait
 A l'oreille dau Sous-Peurfet :
 S'o continue, jh'allons njihé !
 O l'a flut qui vinjh' prr' qu'o mouille
 Poincaré ! M'sieu Poincaré !

Troisième rincée

La neut au moument des *Burgraves*
 O l'oyut tout' d' mêm' in p'tit d' répit :
 Moncieu Poincaré d'in air grave
 Coum' in Romain, su la scène arrivit !
 O l'était dit qu' la jhônée s'rait foutue
 Et in p'tit avant la « dans' des foulards »
 O fut la dans' des parapieu
 Et l' mond' disiant, sous thieu bouillard :

Refrain

O l'a flut qui vinjh' prr' qu'o mouille
 Poincaré ! M'sieu Poincaré !
 Jhamais n'on vouéyit d'écombouille
 Cheir de mêm' à fair' tout bronzé !
 Et coum' Moncieu Poincaré
 Était houillé d' se mouillé
 I finissit prr' se saqué
 Sous la Fontain' Sainte-Ustell'
 La têt' dans les z'arentell'
 En attendant que l' temps s'ébell' !
 Le r'vouérons jhamais quant' o mouille,
 Poincaré ! M'sieu Poincaré !



Les Campagnols

Feuille volante

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 627

Air : Cadet Rousselle

Le texte manuscrit est intitulé « L'arrivée des ralirons, impressions d'un paysan saintongeais ». La chanson est dédiée à Émile Combes, président du Conseil, grand destructeur de campagnols.

Mes peur'z'émits jhe sons foutus
Vouelà les ralirons rendut !
De Chef-Boutonne à Saint-Porchaire,
O gr'r'nujh coum in' fr'r'mijhère,
(Parlé) Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

Prr' contrarier l'Gouvarnement,
Astheur, o va v'ni des sarpens.
Et n'on vouéra rin qu' des Trapisses
Se prr'mener dans les palisses.
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Qu'est-ou qui zeu cop'ra l'fisson ?

I parlant tr'r'jhou des sautras,
Mais thieu fait cent cots mais d'agâ.
O l'a creujhé tout les luzarnes,
O semb' des solda-t-en casarne,
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

Dépeux l' temps que l' mond' zou diziant,
O l'a f'lu qu'o l'arriv' pr'r'tant.
A fin' forc' de fair' des misères
Aux thiurés, aux boun' sœurs, aux frères,
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

O l'est l'Bon Yeu prr' nous punit
Qui les a chanjhé en sourit.
Et coum de jhuss', prr' fair' zeux pante,
I s' sont env'nut... dans la Chérente.
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

Jh'ai qu'neussut nout' ancien thiuré
Qui boutait dans l'mitan d'mon pré.
Il avanjhait, vous zou açartaine,
Bin mais que prr' dire in' dizaine.
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

Les souris bianch' sont les boun' soeurs,
O n'en n'a de tout' les grouseurs.
Des p'tits ralirons prr' derrière,
Seuguant ... thieu o l'est les vicaires.
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

Les thiurés des pu grout endreit
Sont grouz coum' le thiu d'in potet.
Tous les Évèqu' sont en Saintonjhe,
Thiellé- là ... ant la queue pu lonjhe !
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !

Coument s'ra-t-ou fait mes fistons,
Avour, si tout thieu va-t-à Pons ?
O l'est foutu d'n'en v'ni de Rome !
O rest'ra qu' des piârres et des chaumes !
Heu ! heu ! heu br'r'nocion !
Yabe t'emport' les ralirons !



Je m'amuse tout seul

Inédit

Archives départementales de la Charente-Maritime (collection Couret-Bourdale)

Air : Les gâs de la marine

J'ai trouvé cette chanson le 14 mars 2008, aux archives de Jonzac, lors d'une conférence que j'ai faite sur mon grand-père.

Le texte manuscrit signé Goulebenéze date du 14 juillet 1933.

Il y a des gens vraiment
 Qui n' sont jamais contents
 Pourtant la vie sur terre
 A bien son agrément.
 Moi j' m'en fait pas du tout,
 J' prends ça par le bon bout,
 Un' Marseillais' pépère
 Ça me met sens d'ssus d'ssous !
 Tout seul dans mon jardin
 On m' la joue sans voisins,
 Et plus ça fait d' potin,
 Plus je m' sens RRRépublicain !

Refrain

Quand on me joue la Marseillaise,
 Ça me met tout en émoi,
 Je m' figur' qu'elle est à moi.
 Chez soi, on est bien plus à l'aise,
 On est comme un p'tit seigneur
 Y a pas d'erreur !
 Quand j'entends ronfler la grosse caisse
 Et la musique à tour de bras.
 Quand on me joue la Marseillaise,
 Ça me met la larme à l'œil
 Et j' m'envoie ça pour moi tout seul !

Les impressions d'un maire charentais au banquet de 1900

Inédit

Air : Le bal de l'hôtel de ville

Ce texte manuscrit a été découvert dans les archives familiales de mon oncle Marc, le fils de Goulebenéze. Malheureusement il en manque une partie. C'est une œuvre de jeunesse, et le patois n'est pas encore parfait.

Le banquet des maires de 1900 est un gigantesque banquet qui se tint à Paris le 22 septembre 1900 et où furent conviés l'ensemble des maires de France.

Organisé à l'initiative du président de la République Émile Loubet et de son président du Conseil Waldeck-Rousseau à l'occasion de l'exposition universelle de 1900, qui eut lieu à Paris du 14 avril au 12 novembre, il réunit 22 965 convives qui répondirent à l'invitation.

Monsieur Loubet, in houm' piasant
 Par fier et beun aimable
 Nous invitit o y a tieuqu' temps
 A manghé à sa tabie
 Tous les conseillé
 Aviant v'lu y allé

Jh' décis, coum' le roi
 La coumun' c'est moi !

La seul' chous' qu'o y a d' déranjheant
 O faut payer l' vouyâjhe
 Faut b' compter in' pièce de cent francs
 Et p' têt' ben davantajhe
 Tu peux t' contenté
 Le vin a monté
 Qu'o m' décit ma bourghoèse

Jhe montis dans l' train
 In matin
 Jh' partis coum' ine éloèse !

.....

Le Retardataire

Conte céleste... et charentais
Goulebenéze (Éditions Lefebvre 1947)

Chansons et monologues saintongeais (Moreau et fils Royan)

Histouères de la Pibole du 20 juillet et du 22-23 juillet 1950 sous le titre « Le Charentais en retard au Paradis »
Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 505

Cliquez pour voir et entendre Châgnut : [Le retardataire](#)

Un jhour, qu'o y avait jholiment d' piaces prr' les vouéyajeurs, en Paradis, Saint-Piârre duvrit son porteau in p'tit pu larjhe, il outit l'tareuil et i décit à son vâlet : « Jhe troue qu'o y at pas grand'monde ithyi ; beintout, o rest'rat pu peursoune, jhe sais fout' point c' qui beurdassant en bas ; dépeus tous thyiellé chanjment d'gouvarnement, o n'en at pas yîèr' qui montant chez nous ; prr' in p'tit d' mais, serions quasiment chômeurs, jh'allons ête d'ob'llijhé d' faire ine braderie ! O n'en manque pas, peurtant, des pézants dans toute la France, dau beau monde qui d'mandant pas meûx que d' venit se repouser chez nous ! Allez ! Allez ! Envouéyez-m'en in piein wagon ! ».

Et, aussitoût, o n'en arrivit d' peurtout. O y avait... in Auvargnat avec son feurmajhe, in Limousin avec ses châtaignes, in Beurton avec son biniou, in gâs dau Berry avec ine oueille, o y avait... in Normand avec ses poummes, in gâs dau Pouétou avec son chabichout, in Vendyen avec in beut, in Périgord avec ses truffes, in gâs d'Ajhen avec ses peurnes meulées, in Gascon qui fazait peuter sa goule, in gâs dau Midi qui essamait l'ail à piein nez !... Et jhusqu'à in étranjher, in Parisien, mais thyieu-là, il apportait reun ! Brev'te, quant i furant teurtous alignés d'avant l'porteau, Saint-Piârre décit : « Sont-i teurtous là ? ».

Et l'vâlet zi répounit : « O n'en manque in ! ».

– Qu'est-i dont qu'o répounit Saint-Piârre (qu'était point trop d' boune himeur), qu'est-i dont thyieu gâs qui fait attend' les autes ? Est-ou qu'il est en garouajhe dans thyieu qu'endreit, qui dit, ou beun qu'il ara-t-attendu l' deurnier moument prr' aller chez l' Parcepteur payer ses impousitions ? I fra pas mal de s'éboujher, c'est qu'ithyi jhe marchons pas à l'heure ancienne... et dau caractère que jh' me queneûs, c'est que jh' le fout'ris en l' Purgatouère, mouè, o s'rait pas long ! Les as-tu compté coum' o faut ? »



Le vâlet refazit son compte. Prr' pas s' tromper, i les peurnit mourça prr' mourça. I r'couminçit en comptant prr' la quoue et, quant o fut finit, i décit encouère : « O n'en manque in ! ».

Tout d'in cot, o l'arrivit ine drôlesse qui courait... qui courait... alle était jholie, parié, coum' tout' les drôlesse qu'allant au Paradis... O l'était ine emplouéyée des Postes. « Patron, qu'a décit, le vouéyajeur que jh'attendons vint d'téléphouner... I dit qui s'en vint d' son pied, qui mettra-t-in p'tit mais d'temps, mais qu'il arriv'ra-t-à l'heure de déjhûner ! ».

– Oh ! beun qu'o répounit Saint-Piârre, jh'ai pas d'besoin d' m'émoyer prr' savouèr dour qu'i vint, thyieu gâs qu'est pas pressé ... Baill'ris ma tête à coper qu'o l'est encouère thyieu foutu Chérentais ! Dounez-m' dont ma lonjhe vue que jh'le vouèjhe ! ».

Il outit l'tapon dau ciel, i mettit soun œil au creû d' la bonde... I vouéyit thyieu gâs qu'était assis à thiu piat, entr' deux nuajhes, en train d'manjher ine goulée !

– Te preisses pas moun émit, qui li décit, veux-tu parier, qui dit, que si jh' descends te fous mon pied au thiu prr' t'apprend' à t'éboujher ? Faurat-ou aller qu'rit in palan, astheure, prr' vous faire monter en Paradis ? Bande de lambinous... Race dau diâbe que vous êtes teurtous !... Mais vous chanjh'rez dont jhamais ?

Et coum' l'aut' était in Champanais sorti dau coûté d' Segonzat, i zi répounit : « Jhamai !... Jhamai !... Jhamai !... »

– Heu ! Tu as d' la chance, tai, qu'o décit Saint-Piârre, d'ête de toun endreit et d'avouèr ta topette de Cougnat dans la poche de ton p'tit jhilet et tes z'huîtres et tes saucisses dans ton boutillon... auteurment, jh'te foutis dans l'Enfar prr' te faire chauffer l' derrière avec dau grous bois... »

Et il huchit à la thiezunière : « Marie, vous mettez l'pot d' monjhettes !... Jh'attendons in houme conséquent ! Si il est en r'tard, o l'est pas d' sa faute ! O l'est dans son tempérament ! Aneut, le Paradis manjh'ra-t-à l'heure ancienne ! ».

Le Charentais qui manjhe six fouès prr' jhour

Goulebenéze (Éditions Lefebvre 1947)
Chansons et monologues saintongeais (Moreau et fils Royan)
Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 503

Cliquez pour voir et entendre Jhenti d' la Vargne : [Le chérentais qui manjhe 6 cots prr' jhour](#)

Il est peuplé de Charentais le Paradis : il y en a cinquante. Or, une révolte éclate dans ces régions célestes. Saint Pierre s'informe, et on vient lui dire : « Ce sont les Charentais qui réclament, ils veulent manger six fois par jour, comme dans leur pays ».

De là, un conflit assez grave, qui se déroule de la manière suivante.

Le grand Saint Piârre faisait ses comptes avant la fin de l'ân-née. I décit a son vâlet : « Baille m'en dont mon Grand Live, que jh'vouèye in p'tit là vour que jh' n'en sons !

I teurnit les feuilles, i teurchit le mot « France », i l'argâdit les départements... I chéyait teurjhou sus les lettres C.H. I disait : « C.H... C.H..., Charente, Charente, Charente-Inférieure ». I peurnit son portepieume, i mettit à la piace d'Inférieure Charente-Maritime. « Coum thieu, qui dit, i s'rant contents, dépeux l'temps qui zou v'lant. O leu frat-t-ine belle jhambe ! »

Et i tôrnit les feuilles : Charente, Charente !

– Et astheure, qui dit, fi d'la mère ! avons-jhi pu qu' des Chérentais ithi ? Et aut qui créyant qu'il allant pren' le Monopole dau Paradis ? In moument Beurtrand, ma jh'ment vouét-t-in yèvre ! Et promièr-ment, je troue qu'o s'fait jholiment d'brut ithi ; i l'avant peurtant point coutume de s'plainde, qu'étout qui s'passe dont ?

– Hé qu'o dit l'vâlet, o l'est zeux, les Chérentais, qui s' plainant, pac' qui manjant qu'ine fouè prr' jhour !

– Ah ! ah ! qu'o décit Saint Piârre, ét aut qui créyant que jhe m'en vas les pousser à la nourriture, au prix vour qu'o l'est la vie ? I m' coûteriant pu cher qui v'lant ! Envouèyez-m'en in délégué. Et au moins, qui dit, tu sonjheras de m' chouèzit le pu intellijhent, pac' dans thiellé z'affaires, o l'est teurjhou les pu fins qui poussant l' pu sot au thiu.

Et l'délégué arrivit, sans courit, sans s' presser... ine boune figure d'homme.

– Sarviteur... tout mon thieur... va-t-ou... pas mal, merci ... tout châptit... O va coum' o l'est m'né... le temps a l'air de voulouèr se mette au biâ !

– Pas tant d'esp'lications, qu'o décit Saint Piârre, tu fais les d'mandes et les réponses, tâch' de seug' ton ch'min dreit ... d'Angolême à La Rochelle pas d'besoin d'passer prr' Potiers ! Délégué, avance au ralliement ! Quétaut qu'o y a-t-à ton sarvice ?

– Ham, qu'o décit thiau gâs, et o l'est les z'autes qui s' plainant d'pas manjher leû saouût !

– Les z'autes, qu'o décit Saint Piârre, t'as pas l'air trop courajhit ! Et toué qui dit, n'en fais-tu pas partie des z'autes ? Ét aut qu' vous êtes pas beunaizes ithi ? O l'est pas assez d' manjher in cot prr' jhour prr' dau monde qui fazant reun ? Jhe coumence à n'en ête r'sazié d'vous z'autes teurtous. Et combeun de fouè manjant-i dont prr' jhour dans ton pays ?

L'aut se grattit l'calâ.

– Six cots prr' jhour qui dit.

– Six fouès prr' jhour, qu'o l'huchit Saint Piârre, coument fais-tu ton compte ? Sacré grand gormand que tu es... manjhe pain peurdut... allons fais m'en thielle addition.

– Et beun vouèla, qu'o décit l' gâs, dès au matin, à la chandelle, quant jh'ai feurmojhé mon béthiaire, jhe manjhe in p'tit d'moulue saurette avec de l'heûle de noix ou beun deux, trois cagouilles su la grille avec dau beurre... trempé ine boune rouïte, qui dit, dans ine moque de vin bian avec in mourçà d'suke, jhe bouèt in bon café, prends ine petite goutte de Cougnat prr' me r'monter l' thieur et jhe m'en vas embaucher.

– Tu deit pas cheir de feubiesse, qu'o décit Saint-Piârre... Et amprès ?

– Et b'n' amprès, à neuf heures, manjhe ine petite bouchée avec in p'tit mourçà d' feurmajhe à croûte roujhe, bouet in bon cot d'vin bian prr' me r'monter l' thieur et jh' m'en r'torne à mon tail.

– C'est bon qu'o dit Saint Piârre, tu as manjhé deux fouès avant d' déjhuner. Et à midi, qu'étout qu' tu manjhes ?

– Jhe manjhe la soupe, fais ine boune godaille avec dau vin roujhe...

– Prr' te r'monter l'thieur, qu'o dit Saint-Piârre, allons tu peux continuer...

– Manjhe in p'tit d'jhigourit, in p'tit d' graton, si p'tit qu'n'on prend o soutint ... amprès, m'en vas faire in bon sonjhe et à troué z'heures manjhe in p'tit d' feurmajhe bian avec ine gousse d'ail ... Bouet in bon cot d'vin bian ...

(Saint-Piârre comminçait à teurper, il était pu roujhe !).



- Et amprès ? qu'i dit.
 - Amprès, m'en vâs embaucher et à cinq heures, m'en r'torne. Jhe manjhe deux, trois feuves avec la sau ou beun ine poume, ine pouère, et jh' bouet in bon cot d'vin bian !
 - Au diâb' ton vin bian, qu'o décit Saint-Piârre, tu manjhes toutes les heures ?
 - Et vouè qu'o dit l'aut, mais c'est que jh' marche à l'heure ancienne !
 - Arriv'rons-jhi au bout, qu'o dit Saint-Piârre, tu deit pas être abramit, et amprès ?
 - Jhe manjhe à neuf heures, qu'o dit thiau gâs, manjhe ine boune soupe, fais ine godaille avec dau vin roujhe, à râs bord, pas pu haut qu' les ranches ! ine assièté d' monjhettes, in p'tit restant d' daube de boeu si o n'en at, in brin d' salade et m'en vas m' saquer dans mon lit ! Étaut pas temps ?
 Saint-Piârre était dans n'ine peutrasse !
 - Ah ! nation dau Yâbe, qui s'ébrettit, ah ! sacré-t-artoupans d'arbijhois ! Ah, bande de Kroumirs. Mais à manjher coum vous fasez, vous deûriez ête gras coum' des moines ! Et vous êtes teurtous seit coum' des coucous, qui dit, vous êtes fins gras coum' des baleris ! Vous êtes dont pas d' la boune aspèce, pusqu'o vous aprofite pas ! Et vous créyez, qui dit, que jh' m'en vâs vous mette à l'engrais, mouè ? Des gâs qui pouvant pas manjher d'huîtres sans saucisses ? Des manjheurs de daube de boeu et d'cagouilles au beurre, au prix vour qu'il est ! Faura-tou qui dit, que jhe vous doune, otout, dau pâté truffé de Ruffec, prr' vous graisser les ballots ?
 I décit à son vâlet : « Combeun n'en reste-t-ou chez nous, de thiellés négociants, là ? »
 - Cinquante, qu'o dit l'vâlet.
 - Et qu'êtout qui fazant dans l'coumarce ?
 - 48 cultivateurs ... in parcepteur, et la mouètié d'in député.
 - La mouètié d'in député, qu'o dit Saint-Piârre, et coument thieu ?
 - Ah ! dame, qu'o dit l'vâlet, le gâs était en ballotajhe, i s'est trouvé copé en deux. I l'a-tarrivé ithi en deux mourçâs !
 - Eh beun, qu'o dit Saint-Piârre, acoute-me beun c'que jh' m'en vâs te sunifier étrouèment : tu vas m'en fout' 49 dans n'in tombereau, verbalement, et tu zou foutras tout-à-thiu au purgatoire. Tu leû doneras dau macaroni ine fouè tous les deux jhours et quant il arant souèt, qui dit, tu leû doneras dau poumat peuté. Puc' qu'i parlant teurjhou de se r'monter l'thieur avec leur Cougnat-t-o les mettra d'apiomb !
 - Et thiau-là qui reste qu'o décit l'vâlet, le cinquantième, qu'allons-jhi n'en faire ?
 - Ah thieu-là là, qu'o dit Saint-Piârre, tu me l'mettras d' coûté, i sarvirat d' gréffon : o s'rait tout d' min'me deumajhe que la race se parde !

Février 1938

La Représentation propourtionnelle racontée et espiquée prr' in bègue

Le Piron du 11 décembre 1921

Œuvres complètes 1931

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 647

[Cliquez pour entendre Goulebenéze : Représentation proportionnelle](#)

Jh'ai d'mandé au au au... député, c' qu'o l'était que que que la r'présentation pro pro pro porportionnelle : I i i m'a dit, mon boun émit, qui dit, o l'est pas cou cou... o l'est pas coumode à vous zou espiqué : o o faurait deux deux jhours et deux neuts et et encouère, vous zou comprenriez pas !

O y a la r'présentation des mi mi, des minorités ... thieu veut dire que thiau-lâ qu'a qu'a l' moins d' voix, eh eh beun il est élu ! Tan tan tandis que thiau-lâ qui n'en-n'a l' mais, eh eh beun il est battut !

A a après o y a le pa pa le panaché. Thieu veut dire que thiau-lâ qui paye à bouère a mais d' chances que l'aute. Cou cou coum' n'on bouet d' la bière et et et d' la limounade, o o o l'est prr' thieu qu'i zou app'lant le pa pa le panaché !

A a après o y a le quo quo le quotient, qui qui qui l'app'lant thieu. O o o l'est la soume, qui r'vint à cha-quin de de thiellé-là qui sont élu ! O o o l'est pas gue gue groû groû, si vous v'lez, mais enfin soixante mille francs o o o l'est teurjhou bon à pren're et o vaut encouèr' meux que reun !

A a après o y a les restes : thié thié thiellé-là, o l'est les can can, les candidats, qui restant su su su l' carreau... o o o l'est pas ce qui leu fait l' mais d' plaisit ! Les can can, les candidats se présentant au scru, scrutin d' lisse... Les Ré Ré, les Répubycains avant in candidat, les Ba Ba, les Badinguet n'en avant in aute, les So So les Socialiss' en avant in aut', les Co Co, les Communiss' en avant in aut ! O o o o fait que cou cou coum' thieu... tout l' monde est foutu d'dans ! O o o l'est pas difficile à comprendre.

Et à des temps les Ra Ra les Radicaux se dé dé se débâtant su les So su les Socialiss', les So So les Socialiss se débâtant su les Radicaux, o fait in' foutue salade !

A a après i s'en allant à à à Paris, i montant dans des auto moubiles, avec des drôlesses, i fumant des cigares qui sont groû groû coum' des trançons, et et et et moi jhe fum' dau tabac à 50 sous !

Eh eh eh beun mais... eh eh eh, vouèlà, vouèlà, vouèlà !!!

A paraître :

- Troisième partie :
 Goulebenéze, le journaliste et l'homme de radio
 Les textes « un peu » coquins
- Quatrième partie :
 Goulebenéze et les femmes
 Le mariage et la guerre de 14-18
 Goulebenéze, le voyageur et chansonnier
- Cinquième partie :
 La sauvegarde de la « benasse »
 La guerre de 40 et l'après-guerre
- Sixième partie :
 « Bonjour Saintonge »
 Le baptême de l'air
 L'érection d'un monument

Lexique

- Abrami : affamé.
 Amauduré : calmer, apaiser, guérir.
 Areûgne : mauvaise tête, cabochard.
 Bagonneau et Ardon : garagistes.
 Bâzi : mourir.
 Baz'lit : basilic (plante)
 Bin'thu : petit oiseau.
 Bronzé : déborder.
 Burot : creux, vide.
 Cabourne : creux.
 Cagner : bisquer.
 Calande : alouette.
 Châgnon : nuque, occiput.
 Charcoï : carcasse, corps.
 Chaurit : sourire.
 Chavaillon. Tirer les chavaillons : écrêter à la main la terre restée entre les ceps après le déchaussage de la charrue. Considéré comme un travail pénible.
 Coï : coloquinte évidée dans laquelle on pouvait mettre du liquide.
 Corpeugnon : croupion.
 Enroché : enterré.
 Éverdin : élan, bond.
 Feûgne : moue.
 Feurmijher : démanger (sensation de fourmis dans les jambes).
 Feurmojhé ou formojhé : nettoyer l'écurie.
 Feurnit : pourri.
 Fisson : dard, mauvaise langue (pour les belles-mères).
 Héraut ou aireau : cour, devant la maison, où autrefois on battait le blé.
 Huché : crier.
- Jhautyuler : s'animer en gesticulant.
 Jhôzelle : poule d'eau.
 Mouter : Produire, rendre du moût. « O moute » signifie que le moût coule abondamment dans le fouloir du pressoir.
 Ouillette (ou houillette) : entonnoir.
 Oumerolle : oreille.
 Pabout : pavot.
 Palouère : bêche utilisée dans le travail des vignes.
 Pessâ : estomac.
 Peutrasse : colère.
 Popyon : peuplier.
 Pouroûx : peureux.
 Rabe : mollet
 Rabortâ : roitelet.
 Randon. Arriver d'in randon : arriver d'une seule traite
 Roumeau : râle de l'agonie.
 Saû : sel.
 Sec : cep de vigne.
 Sept ans : durée du service militaire à cette époque.
 Silé : crier de douleur.
 Tareuil : verrou.
 Thiarçon : gros tonneau (de 600 litres).
 Thieulong ou thieulon : ici, dans les environs, dans la région.
 Touqué. A s' touquait coum' in égneau : elle frappait du pied en dansant.
 Tuâ : tuyau.
 Veuscouéter : aller à droite et à gauche, ne pas arrêter, « coum' la quoue d'in cheun qu'est content d' li ».
 Yiâ : glaçon.

**Le Boutillon de la Méridionale
Comité de rédaction**

Guy Chartier (Jhustine)
 Charly Grenon (Maït' Gueurnon)
 Noël Maixent (Noéléon)
 Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
 Annette Pinard (Nénette)
 René Ribéraud (Le vieux Durathieur)
 Webmaster : Benjamin Péronneau (le fi à Piârre)
 Contact : pperonneau@orange.fr ou noel.maixent@wanadoo.fr
 Site internet : <http://journalboutillon.com/>